

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

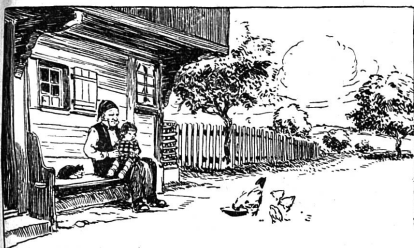
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



AUTOS A VENDRE

L'AUTO est une superbe invention; on ne saurait presque plus s'en passer, pas plus que du téléphone. La téléphonie sans fil et les avions ont bien aussi pris rang dans notre vie moderne et perfectionnée, matériellement parlant, mais ils ne sont pas encore tout à fait dans les indispensables.

L'auto non plus, à la rigueur; on peut, quelquefois utile et agréable soit-elle, vivre heureux sans une auto. Nous connaissons bien des gens qui sont dans ce cas. Toutefois, affaire de facilité de déplacement, affaire de vanité, tous les jours plus nombreuses sont les personnes qui veulent avoir leur auto.

Incontestablement, il est très séduisant de pouvoir faire la nique au chemin de fer, même électrique, au tramway, aux attelages à chevaux, voire aux humbles piétons, qu'on éblouisse ou qu'on écrase.

Tout cela explique la faveur dont jouit actuellement l'auto et l'on comprend que toute personne qui en a le moyen ou croit l'avoir, ait son auto, son garage, peut-être même son chauffeur.

Au nombre de ces propriétaires d'autos, beaucoup vous disent: « Oh! voyez-vous, c'est admirable. On fait, pour ses affaires ou son seul plaisir, des kilomètres sans s'en apercevoir. Et puis, tous les jours, il y a de nouveaux perfectionnements; ça roule maintenant sans heurts, sans bruit, sans secousses; on y est comme dans son lit. Depuis que j'ai une auto, ma vie a changé du tout au tout et ma femme, mes enfants sont ravis: « Papa! papa! n'est-ce pas, dimanche, tu nous mèneras en auto? » Pour rien au monde, je ne voudrais m'en défaire. Je ne saurais, du reste, plus m'en passer. »

D'autres, moins nombreux, il est vrai, vous font d'interminables lamentations: « Ah! je ne sais ce qui m'a pris quand j'ai acheté mon auto! Mes amis, dans un sentiment peut-être intéressé, m'obsédaient de cette recommandation: « Achète donc une auto. Tu verras, quand tu en posséderas une, tu ne te pardonneras pas de n'avoir fait plus tôt cette acquisition ». J'ai cédé. J'ai acheté. Mais que d'ennuis, que de déceptions, que de tracas... J'ai failli, une fois, « écrabouiller » ma famille; d'autrefois, écraser de paisibles et inoffensifs citoyens. Deux chiens ont passé sous mes pneus, un chat et trois poules ont eu le même sort. Plaintes portées par les propriétaires, indemnités ou amendes à payer. Et que de réparations à la machine, après ces aventures. Je ne parle pas des pannes; j'en aurais pour un volume. J'en ai assez maintenant, je veux me débarrasser de cette maudite machine! Je veux la vendre! »

Et puis, il y a aussi les gens qui n'ont plus le moyen de s'accorder ce luxe.

Voilà pourquoi, à l'instigation du sergent de police Favre, qui avait remarqué combien, sur les places de stationnement, il y avait d'autos portant un écriteau: « A vendre »; presque autant que de tableaux, dans les expositions, voilà pourquoi la Municipalité de Lausanne a eu l'heureuse idée d'instituer un marché aux automobiles. Il a lieu, le mercredi après-midi, sur la place de la Riponne, dans la Grenette, lorsqu'il pleut. Son succès paraît s'affirmer de semaine en semaine. Allez-y donc, c'est très intéressant et amusant. Vous n'êtes pas du tout obligé d'acheter une auto.

J. M.



LO PU (COQ) ET LA DZENELHIE

S'AMAVANT bin clião dou ministre, quand bin fasant l'état de l'auto, mougâ l'on l'auto. Démorâvant dein duve tiure (cure) que l'étant vesene et lo premi affère que fasant ein œuvreint l'auto pelion l'étai de sê betâ à la fenitra et de sê bailli lo bondzo ein sê deseint onna rebriqua:

— Va fère on bi dzo po l'Eglise nationale! que desâi monsu Josaphat, que l'étai ministre de l'Eglise libre.

— L'Eglise libre lo l'âi cor dza mau! que repôndâi monsu Djediion, lo ministre de l'Eglise nationale.

Et devant de sê fourra ao l'hi, sê baillivant, assebin la bouna né, do l'âo pâlo, avoué l'âo bounet à moutset que mettait po s'allâ reduire:

— N'allâ pas rêvâ apri lo diabblio! desâi monsu Josaphat.

— Ma fâi, cein porrai bin arrevâ. Mâ, vo resseimblle portant pas! rebriquâve monsu Djediion.

Rizant quemet dâi dzouveno ti lè doû de s'itre nièzi dinse tout à la bouna, et devant de l'âo z'eindroumi, prèivant l'on po l'auto.

L'avant ti lè doû, dè coûte l'âo tiura, onna dzenelhire avoué tsacon quaque dzenelhie et on pû. Po separa clião duve dzenelhire, l'âi avâi bin onn'adze, mâ l'étai pllieinna de perte et cein arrevâve soveint que lè dzenelhie sê mècliâvant et que stausse de l'eglise libre sê trovâvant avoué cliiaque de l'eglise nationale, âo bin lo contréro. Adan, monsu Djediion dècheindâi. Fassaï « Prrrrrou! » ein breinneint lè bré. Lè dzenelhie âo vesin volâvant per dessus l'adze, quemet se l'avant zu dâo tserpin allîma avau la rita.

— Allâ dein voutra tsapalla! que desâi monsu Djediion.

— Et vo, dein voutron moti! fassaï monsu Josaphat, ein brameint assebin: « Prrrou! » po épouâiri lè dzenelhie à son vesin.

Clião coup, lè doû ministre sê totsivant la man per dessus l'adze.

On iâdzo, iena dâi dzenelhie de l'eglise libre, que sê crayâi que l'âi avâi mé à pequottâ de la part delé de l'adze, sê l'âi étâ sauvâve. Grevattâve po trovâ dâi gran, justo âo momeint que monsu

Djediion l'arreve. M'einlèvâi se n'a pas pu la preindre pè lè z'âle. Adan, po onna risa, ic preind on beliet. Dâi marque dessus: *Tu ne déroberas point!* et lo l'âi liette âo cou avoué onna vilhie dzerrotâire à sa fema et la reinvoûie dein son ottô, ein l'âi deseint:

— Tè vu bailli, tsancro de larro d'Ephésienne!

Monsu Josaphat l'a risu, et n'a rein repipâ po lo momeint. Mâ n'a pas étâ grand teimps sein sê reveindzi.

Quaque dzo apri, lo pû à l'eglise nationale, que l'avâi onna boun'amie permi lè dzenelhie à l'eglise libre, l'a voliu assebin châtâ l'adze po allâ frequeintâ. Monsu Josaphat que sê veillive, l'eimpougne mon pû, l'âi alliêtâ su lo cotson on beliet, et lo reinvoûie en l'âi deseint:

— Tè vu bailli, tsancro de paillâ de Colossien! Su lo beliet l'avâi marquâ:

Tu ne commettras point adultère!

Marc à Louis.

Va bien. — Le jour de la foire, trois étrangers entrent dans un petit restaurant pour dîner. Une gentille sommière les sert. Après le potage, un des étrangers l'interpelle:

— Vous nous faites manger de la soupe aux fèves... Mais, chez nous, les fèves, on les donne à manger aux cochons...

Alors, la jeune fille, d'un air malicieux:

— Oh!... chez nous aussi...

LES DEUX PETITS COCHONS

— Il faut vous asseoir, Sami, dit, pour la dixième fois Mme Diserens.

— Merci, merci, je ne veux pas m'arrêter, dit pour la dixième fois Sami, qui, depuis soixante minutes, tenait le loquet de la porte, et ne voulait ni s'asseoir, ni s'en aller.

Avec M. Diserens, il avait parlé du bétail, des engrais, des semences, des réparations à l'auberge communale, de la politique locale, des impôts... Il semblait bien que ce fut tout, lorsque M. Diserens reprit:

— Si c'était jour, j'irais te montrer les petits cochons que j'ai achetés l'autre jour, il y a longtemps que je n'avais pas acheté des cochons qui me plaisent autant.

Du coup, Mme Diserens se trouva mêlée à la conversation pour louer ses petits cochons d'une si bonne race, si propres et de si bel appétit.

— Vous les avez achetés à la foire? demanda Sami.

— Non, ma foi non, je les ai achetés de Jules.

— Ah! dit Sami dont l'air soudain grave décontenança les époux qui le regardèrent d'un air interrogateur, car Sami était grand connaisseur en cochons.

Oui, continua ce dernier, je trouve que Jules leur donne trop vite du maïs... vous direz ce que vous voudrez, ça ne fait pas de bons élèves, les petits cochons, c'est comme les petits enfants, il leur faut surtout du lait.

— Oh, quant à ça... dit M. Diserens en se grattant l'occiput d'un air inquiet, c'est en règle.

— Si les vôtres vont bien pour le moment, tant mieux, mais rappelez-vous qu'il faut se méfier des petits cochons nourris au maïs.

Cela dit, Sami, se décida enfin à peser sur le loquet et à sortir jusque dans le corridor où, pendant vingt minutes encore, il entretint M. Di-